

XXI

La puissance multiple des apparitions nouvelles ne m'avait ému à Trente que dans le crépuscule, et par voie de pressentiment, comme le frisson d'attente dans un conte de fée ; mais à Vérone je fus saisi comme par un énergique songe de fièvre plein de couleurs brûlantes, de contours tranchés, de fabuleux éclats de trompettes, et de bruit d'armes au lointain. Il y avait là maint palais délabré qui me regardait fixement comme s'il eût voulu me confier un vieux secret, qu'il ne fût retenu que par la cohue importune de tous ces hommes du grand jour, et me priât de revenir à la nuit. Pourtant, malgré le tapage du peuple et le soleil impitoyable qui versait sa rouge lumière, çà et là quelque sombre tour m'a jeté un mot significatif ; j'ai saisi le chuchotement de quelques statues brisées, et comme je montais un petit escalier qui conduit à la *Piazza-dri-Signori*, les pierres me racontèrent une effroyable histoire de sang, et je lus au coin d'une ruelle les mots : *Scala Ammazziati*.

Vérone, la ville antique et célèbre, assise sur les deux rives de l'Adige, a toujours été comme la première sta-

tion des peuples germaniques qui quittaient les forêts du Nord et passaient les Alpes, pour s'abattre sous le soleil doré de la douce Italie. Quelques-uns s'avancèrent plus loin, d'autres s'y trouvèrent bien tout d'abord, et ils s'y établirent commodément, revêtirent des habits de soie, et se couchèrent paisiblement parmi les fleurs et les cyprès, jusqu'à ce que de nouveaux aventuriers, qui avaient encore leurs froids vêtements de fer, vinssent du Nord et les dépossédassent, histoire qui s'est renouvelée souvent, et que les historiens ont appelée l'émigration des Barbares. Quand on erre aujourd'hui dans l'enceinte de Vérone, on retrouve partout les vestiges merveilleux de ces temps, ainsi que des temps plus anciens et plus modernes. Les Romains particulièrement sont représentés par l'amphithéâtre et l'arc de triomphe; l'époque de Théodoric, le Dietrich de Berne, que nous chantons dans nos légendes, vit encore dans les restes fabuleux d'une foule d'édifices byzantins; des ruines audacieuses et presque frénétiques rappellent le roi Alboin et ses Lombards furibonds, et des monuments âgés de dix siècles nous reportent à Charlemagne, dont les paladins sont ciselés à la porte de la cathédrale avec toute la grossièreté franque qu'ils ont certainement eue pendant leur vie. On se figure la ville comme une grande hôtellerie des peuples, et de même qu'on grave dans les auberges son nom sur les murs et sur les fenêtres, chaque peuple a laissé ici des traces de son passage, qui sans doute ne sont pas toujours d'une écriture fort

lisible, vu que mainte peuplade germanique ne savait pas encore écrire, et qu'il lui fallait recourir à la destruction pour laisser un souvenir: cela suffisait certainement, car ces ruines parlent plus clairement encore que des caractères élégamment tracés. Les barbares qui occupent de nos jours l'antique hôtellerie ne manqueront pas de laisser de semblables monuments de leur aimable présence, car ils ne possèdent pas des sculpteurs et des poètes qui pourraient les recommander à la mémoire de la postérité par des moyens plus civilisés.

Je ne demeurai qu'un jour à Vérone, mais dans une continuelle admiration de toutes ces choses inouïes qui s'offraient à mon regard. Je restais immobile tantôt devant les édifices antiques, tantôt devant les hommes qui fourmillaient au travers avec un mystérieux empressement, puis enfin devant ce ciel d'un bleu divin qui enfermaient comme un cadre précieux cet admirable ensemble, et en faisait un tableau. Mais il est curieux de faire soi-même partie du tableau qu'on vient de considérer, et d'en voir les figures vous sourire, surtout les femmes, comme cela m'arriva agréablement sur la *Piazza-delle-Erbe*, c'est-à-dire le marché aux légumes. Il y avait là foule de délicieuses figures, femmes et filles, figures aux grands yeux languissants, corps charmants et fort habitables, d'un jaune piquant, naïvement sales, créés plutôt pour la nuit que pour le jour. Le voile noir ou blanc que les femmes de la ville portent sur la tête, était jeté avec tant d'art autour du

sein, qu'il semblait plutôt trahir que cacher les formes. Les servantes portaient des chignons traversés par une ou plusieurs flèches d'or, ou par une petite baguette d'argent à tête de gland. Les paysannes avaient pour la plupart de petits chapeaux de paille en forme d'assiette, avec des fleurs coquettes, relevés sur un côté de la tête. L'habillement des hommes s'éloignait moins du nôtre. Je fus seulement surpris par les énormes favoris noirs qui sortaient en bouquet des cravates, et que je voyais là pour la première fois.

Mais en observant de plus près ces gens, hommes et femmes, on découvrait sur leurs figures et dans tout leur être les traces d'une civilisation qui diffère de la nôtre, en ce qu'elle n'est pas sortie de la barbarie du moyen âge, mais de l'époque romaine, civilisation qui n'a jamais été détruite, et n'a fait que se modifier selon le caractère des maîtres successifs du pays. La civilisation chez ces hommes n'a pas un poli remarquablement neuf comme chez nous, où les troncs de chêne sont rabotés d'hier, et où tout sent encore le vernis. Il semble que toute cette cohue de la *Piazza-delle-Erbe* n'a fait que changer peu à peu, dans le cours des temps, la coupe de ses habits et la forme de son langage, et que l'esprit de ses mœurs raffinées soit resté à peu près le même. Quant aux édifices qui entourent cette place, ils ne pouvaient si facilement marcher avec le temps, mais ils n'en sont pas plus mal pour cela, et leur aspect émeut l'âme d'une manière étrange. Il y a là, sur la place, de

hauts palais en style vénitien-lombard, avec d'innombrables balcons et de riantes peintures à fresque. Au milieu s'élève une colonne monumentale isolée, une fontaine jaillissante et une sainte de pierre. Ici l'on voit le palais Podesta, grotesquement rayé de blanc et de rouge, se dresser derrière une puissante porte à piliers; là-bas encore on aperçoit un vieux clocher carré, avec un cadran effacé et une aiguille brisée, comme si le temps avait voulu se détruire lui-même... Sur toute la place est répandue cette magie romantique qui nous subjugue si doucement dans les créations fantastiques de Ludovico Ariosto et de Ludovico Tieck.

Près de cette place est une maison qu'on regarde comme le palais des Capulets, à cause d'un chapeau sculpté au-dessus de la porte intérieure. C'est aujourd'hui un sale cabaret pour les voituriers et pour les rouliers, et un chapeau de fer-blanc, peint en rouge, et tout troué, y est appendu comme enseigne. Non loin de là, dans une église, on vous montre aussi la chapelle où, d'après la tradition, le couple infortuné fut uni. Un poète visite toujours volontiers de semblables lieux, encore qu'il soit le premier à rire de la crédulité de son cœur. Je trouvai dans cette chapelle une femme solitaire, pauvre créature chétive, pâle à faire peine, qui, après être restée longtemps à genoux et en prière, se leva en soupirant, me regarda d'un air tout surpris avec ses yeux malades et tranquilles, puis s'éloigna en fléchissant sous le poids de ses membres brisés.

Les tombeaux des Scäliger se trouvent aussi près de la *Piazza-delle-Erbe*. Ils sont aussi merveilleusement magnifiques que cette race orgueilleuse elle-même, et il est dommage qu'ils soient placés dans un coin, resserrés tous dans un étroit espace, pour occuper aussi peu de place que possible, et où il en reste à peine aussi au spectateur pour les contempler à son aise. On dirait qu'on a voulu figurer à nos yeux la représentation historique de cette race qui n'occupe en effet qu'une petite place dans l'histoire générale d'Italie; mais cette place est complètement remplie de faste, de faits et de sentiments d'éclat, et de magnifique arrogance. Comme dans l'histoire, on les voit ici sur leurs monuments, fiers chevaliers de fer sur des coursiers de fer, et, par-dessus tous les autres, dominant Can-Grande, l'oncle, et Mastino, le neveu.